



MARIE ROSE MORO
ET SOPHIE CARQUAIN

*“LES ADOS NOUS
CONFRONTENT
à nos contradictions”*

ANOREXIE, ÉCOANXIÉTÉ, PHOBIE
SCOLAIRE... *VINGT ANS* APRÈS
LA CRÉATION DE *LA MAISON
DE SOLENN*, À PARIS, SA DIRECTRICE,
MARIE ROSE MORO, DÉCRYPTÉ
LA SOUFFRANCE DES ADOS AVEC
LA JOURNALISTE SOPHIE CARQUAIN,
AUTEURE D'UN RÉCIT PERCUTANT.

AU MOMENT DE TITRER LE LIVRE

PLEIN D'HUMANITÉ que l'auteure Sophie Carquain a consacré aux jeunes patients accueillis à la Maison de Solenn (la journaliste est aussi notre collaboratrice), l'éditeur a proposé... *Fragiles*. D'un même élan, Sophie Carquain et la directrice de l'unité pédopsychiatrique de l'hôpital Cochin (AP-HP) à Paris, la professeure Marie Rose Moro, s'y sont opposées. « "Fragiles ?", s'insurge encore la psychiatre ce matin d'hiver où nous les rencontrons, le mot est blessant. Ces adolescents ne sont pas fragiles. Mais en grande souffrance, ça oui. » Depuis 2008, la thérapeute au sourire éclatant et au dynamisme contagieux est le pilier de cet établissement inauguré par Bernadette Chirac, le 17 novembre 2004. Vingt ans déjà. Dans le hall, une imposante vache en forme de porte-monnaie brille de tous ses sequins pour rappeler que l'opération Pièces jaunes a contribué au financement des lieux. Y demeure également la photo aux couleurs passées d'une jeune fille blonde, Solenn Poivre d'Arvor. Fille du présentateur du JT de TF1, elle souffrait d'anorexie et s'est donné la mort, le 27 janvier 1995. Mais ce qui frappe en entrant dans ce lieu, c'est la transparence, les murs de verre, la lumière qui pénètre à flots. Quatre semaines durant, Sophie Carquain a donc partagé le quotidien d'ados à fleur de peau qu'elle aurait pu croiser autrefois au collège ou au lycée de ses enfants. Exceptionnellement, Marie Rose Moro l'a autorisée à assister aux entretiens psy avec les parents. Mais aussi aux groupes de parole, aux ateliers d'art-thérapie, de cuisine, de radio. L'enquêtrice a dîné au self avec des jeunes filles diaphanes, passé des soirées avec elles autour d'une tisane, épluché des légumes, joué à Croque-Carotte ou au UNO. Elle a recueilli les confidences, assisté aux conversations, aux rituels. Car si ces filles et ces garçons se débattaient avec l'anorexie, l'écoanxiété et la déscolarisation, s'ils sont nombreux à se scarifier, et pour certains ont tenté à plusieurs reprises de mettre fin à leurs jours, ces adultes en devenir sont tout aussi curieux du monde que leurs copains de l'extérieur, tout aussi inquiets des dysfonctionnements sociétaux. *Un papillon sur le bitume* (le titre final!) raconte avec une grande bienveillance ces individualités attachantes, leurs grands traumatismes, leurs questionnements. Ceux de leur génération, y compris sur le genre. Sophie Carquain rend compte également des rendez-vous en ambulatoire destinés aux enfants écartelés entre plusieurs continents. Sur cette plongée au sein d'une adolescence en

détresse par le biais des soins qui lui sont prodigués, nous avons eu envie de les interroger. L'occasion de revenir aussi sur l'origine de ce paquebot qu'aucun mur d'enceinte ne sépare de la rue. Seule une haie bien taillée marque la limite avec le boulevard de Port-Royal, à Paris. Préservées par les jardiniers, trois jolies roses rouges dépassent du feuillage. Malgré le froid, elles résistent.

MADAME FIGARO. – LA MAISON DE SOLENN A ÉTÉ INAUGURÉE EN 2004. C'EST UNE ÉTAPE IMPORTANTE ?

MARIE ROSE MORO. – Effectivement, cette maison a vingt ans. Elle entre dans la post-adolescence. Même si elle demeure adolescente dans l'esprit. Vingt ans, c'est beaucoup. Drôle d'impression. Comme quand nos enfants franchissent ce cap.

SOPHIE CARQUAIN. – Je me souviens d'une structure tout à fait novatrice à l'époque. D'ailleurs, elle continue de fasciner. Sans doute à cause des mystères liés à cet âge. Avec quelques consœurs, nous y avons été invitées par le professeur Marcel Rufo, qui dirigeait ce lieu avant Marie Rose Moro. J'avais été frappée par la beauté de l'architecture, sa transparence. Je me souviens aussi d'une vétothèque (un vestiaire de prêt de vêtements) et de la multiplicité des ateliers (parfums, esthétique, radiophonique, etc.) : toute cette créativité au service de la guérison.

M. R. M. – Bien sûr, cela existe toujours. Mais ce sont des petites choses. Ce qui était novateur, c'était de les mettre à disposition des adolescents.

S. C. – C'est l'idée du pas de côté. Contourner le symptôme au lieu de leur mettre le nez dessus.

M. R. M. – Que ce soit par la créativité artistique ou thérapeutique, le transculturel mais également les thérapies multifamiliales, on essaye tout.

S. C. – Durant mon immersion au mois de janvier 2023, j'ai même assisté à un concert spontané donné par une adolescente et une infirmière. La liberté créative est très grande ici.

M. R. M. – C'est vrai. Les adolescents qui n'ont jamais fait de musique ou de peinture se mettent chez nous à jouer, à dessiner.

S. C. – En revanche, ce qui se disait à l'époque (un a priori encore d'actualité comme j'ai pu le constater dernièrement), c'est que cette structure était réservée aux filles et fils de...

“Notre VOLONTÉ est de ne pas *RESSEMBLER* à un hôpital”

Marie Rose Moro

M. R. M. – Mais c’est faux ! Ce sont 6 500 ados qui viennent ici chaque année, et issus de tous les milieux sociaux. Aussi bien des enfants de ministres que des enfants de la banlieue. Nous accueillons tout le monde, y compris les plus vulnérables. Les ados comme leurs familles, qui nous sont adressés par l’aide sociale à l’enfance ou la protection judiciaire de la jeunesse, des enfants placés qui vivent des situations très difficiles, des enfants de migrants.

S. C. – En passant un mois avec vous, j’ai constaté à quel point ce préjugé est inexact. La médiatisation de l’inauguration en 2004 a sans doute brouillé le message.

M. R. M. – La Maison de Solenn a été baptisée en hommage à la fille de Patrick Poivre d’Arvor. Cela n’a pas plus compté que cela. Les Maisons des adolescents (MDA) sont un concept. La première a été initiée en 1999 au Havre (Seine-Maritime). Avant de s’imposer sur tout le territoire (116 actuellement). Et de plus en plus à l’international.

CES MAISONS DES ADOLESCENTS CONSTITUENT DONC UNE INITIATIVE FRANÇAISE ?

M. R. M. – Absolument. Elles découlent du même constat : les adolescents ne sont ni des enfants ni des adultes. Ils sont dans une phase de transition durant laquelle les nombreuses vulnérabilités qui s’expriment vont déterminer quels adultes ils deviendront. En France, les indices de santé publique étaient très mauvais. Les adolescents n’étaient pas en bonne santé, pas heureux. Se posait en plus un problème d’accès aux soins. D’où l’idée de créer des structures qui leur soient entièrement consacrées, de même qu’à leurs familles et aux professionnels qui s’en occupent. Un accueil basé sur la pluridisciplinarité et l’ouverture sur le monde.

UNE OUVERTURE SUR LE MONDE QUI PASSE PAR L’ARCHITECTURE ? ICI, LA LUMIÈRE ENTRE PARTOUT...

M. R. M. – Chacun l’interprète à sa façon. À Avicenne, c’est une maison des années 1930 ouverte sur la société multiculturelle autour. À la Réunion, elle est différente. Celle où nous nous trouvons est une tête de pont. Nous voulons du beau et du bon pour les ados et leurs familles, souvent modestes et originaires du monde entier. Bien sûr, nous sommes un service hospitalier, mais notre volonté est de ne pas ressembler à un hôpital.



CETTE MAISON A PERMIS, ENTRE AUTRES, DE METTRE L’ACCENT SUR L’ANOREXIE...

M. R. M. – C’est l’une de nos spécialités. Même si, en 2004 comme aujourd’hui, d’autres services hospitaliers prennent en charge cette maladie très grave, très longue et difficile à soigner. Les troubles alimentaires sont d’ailleurs en augmentation. Notamment pour les filles prépubères. La vraie différence que nous avons initiée en matière d’anorexie consiste à ne pas séparer les enfants et les parents, comme autrefois. Sauf exception, cela ne se fait plus. Les relations entre un adolescent et sa famille sont un concentré de passions. Une jeune fille qui ne mange pas met en échec ses parents. Comment le vivre autrement ? C’est tellement dur. Ces

adolescentes risquent de mourir et meurent encore. Désormais, les équipes soignantes sont convaincues que les parents ne sont pas un problème mais une solution.

S. C. – Je les ai vues ces petites, et souvent je m’interrogeais sur leur âge. Certaines semblaient avoir 10 ans, malgré leurs longs ongles pailletés. Un paradoxe entre un corps d’enfant et des signes d’hyperféminité...

L’ADOLESCENCE DÉBUTE-T-ELLE PLUS TÔT QU’AVANT ?

M. R. M. – L’adolescence se situe toujours entre 11 et 18 ans. Années collège et lycée. Des études anglaises prolongent cette période jusqu’à 25 ans, stade de maturité du cerveau. Pour moi, en effet, la majorité ne signe pas la fin de l’adolescence. Mais si elle ne débute pas plus tôt, les troubles qui lui sont liés, oui. Auparavant, l’anorexie se manifestait vers 14-15 ans. Désormais, elle peut démarrer vers 10-11 ans, parfois même vers 9-10 ans. Dans ce cas, elle relève de la maladie infantile.

S. C. – On m’a dit que certaines jeunes filles étaient arrivées en état « réanimatoire », c’est-à-dire entre la vie et la mort. Ce sont presque des grèves de la faim.

M. R. M. – C’est vrai. Et ces formes d’anorexie radicale sont assez récentes.

POUR LA MAJORITÉ, ELLES TOUCHENT DES FILLES ?

S. C. – 90 % de filles pour 10 % de garçons.



“Le corps des ADOLESCENTS parle de nos dysfonctionnements”

Sophie Carquain

M. R. M. – C’est ça. En hospitalisation nous avons 20 lits, dont 7 ou 8 occupés par des anorexiques en permanence. Mais parmi les jeunes hospitalisés, il y a les patients psy, les tentatives de suicide, les addictions, les phobies, les troubles de la personnalité, les scarifications... Ce sont 450 adolescents hospitalisés par an (garçons et filles) plus une quarantaine en hôpital de jour.

S. C. – Les scarifications m’ont vraiment marquée. Les cicatrices, les bandages qui courent sur les bras, du poignet à l’épaule...

M. R. M. – Oui, c’est en nette augmentation.
DEPUIS LE COVID ?

M. R. M. – On en voyait déjà beaucoup avant. Ce qui a augmenté, c’est la massivité. En trente ans de métier, j’ai vu évoluer les pathologies. Dans les années 2000, la gravité de la souffrance était réelle. D’où le dispositif des MAD, qui a sans doute amélioré la prise en charge. On parlait de très loin. Nous étions un des pays d’Europe qui comptabilisaient le plus de suicides chez les ados. Une problématique de santé publique majeure pour cette classe d’âge. Avant le Covid-19, nous étions descendus à 8 % des 11-18 ans atteints d’une souffrance psychologique en France. En période post-Covid, les chiffres ont grimpé à 12 %. C’est énorme. Heureusement, ils sont en légère diminution aujourd’hui (10 %).

S. C. – Masque, pas de masque, confinement, laissez-passer, école, pas école... Rien n’avait de sens durant le Covid. Ça les a profondément insécurisés de ne pas pouvoir se reposer sur les adultes. J’ai constaté également un nombre important de « desco », phénomène relativement récent, me semble-t-il.

M. R. M. – Effectivement, ces manifestations de « refus scolaire anxieux » (autrefois dit phobie scolaire) ont commencé doucement dans les années 2005-2010. Désormais, nous sommes très haut. Avec des enfants de plus en plus jeunes.

AU COURS DE VOTRE IMMERSION, QUEL MOMENT VOUS A LE PLUS MARQUÉE, SOPHIE ?

S. C. – Lorsqu’une jeune fille qui semblait très écoanxieuse après avoir vu une vidéo sur *Brut* a déclaré qu’il ne nous restait plus que quatre-vingt-dix secondes à vivre, et que tout le groupe de parole s’est mis à discuter sur ce sujet. Ça m’a beaucoup touchée. Moi aussi j’ai trois enfants, plus grands mais totalement inquiets par l’état de la planète et

l’inaction des adultes. Marie Rose, tu leur as demandé ce qu’ils feraient. Car l’un des remèdes à l’anxiété, c’est d’être actif. Je les ai vus questionner les infirmières sur le recyclage des gobelets en plastique. Ils nous confrontent en permanence à nos contradictions. Ça m’a frappée de voir à quel point ils sont perméables à la société.

M. R. M. – À cet âge, on est très sensible au monde qui nous entoure.

S. C. – Pour se rendre compte de l’état de notre société, il faudrait observer les adolescents. Leur corps parle de nos dysfonctionnements. Ce sont presque des corps métaphoriques. J’ai pris beaucoup de notes à ce propos, surtout durant les consultations transculturelles que tu as mises en place depuis 2008 et qui englobent tous les membres d’une famille. J’ai trouvé ces ados très intelligents, très poètes, tolérants, à l’écoute, bien loin des a priori les concernant, qui les décrivent soi-disant rivés sur leur téléphone, pas concernés, pas engagés...

À L’ÉCOUTE DES ADULTES ?

S. C. – Entre autres, oui. Ça m’a frappée. Ils aiment et même parfois adorent leurs parents.

EST-CE BON SIGNE ?

S. C. – Je pose la question. Ils ont été si accueillants, me proposant de jouer aux jeux de société, discutant avec moi, etc. L’aurions-nous fait à leur âge ? Pas sûr. Ils sont plus dociles que nous l’étions à l’adolescence.

QUEL MESSAGE VOUDRIEZ-VOUS LEUR TRANSMETTRE ?

M. R. M. – Je ne leur en donnerai pas, car ils ont des tas de compétences. C’est à nous de les considérer autrement, avec bienveillance. Pour leur permettre de déployer leur questionnement générationnel, même quand cela nous dépasse. Mais évidemment, c’est notre rôle de les soigner quand ils se brûlent les ailes. ●

mda.aphp.fr



Un papillon sur le bitume, de Sophie Carquain, Éditions de l’Observatoire, 256 p., 20 €.